

DANS LES ANTICHAMBRES

Lana Martysheva – C’est l’histoire d’un « livre des choses notables de notre temps », pour reprendre les mots de l’auteur, ou plutôt d’un projet de livre, qui ne fut jamais publié. Il existe sous la forme de trois recueils manuscrits autographes du XVI^e siècle. Conservés à la Bibliothèque nationale de Rome, ces textes courts nous parlent de papes, de cardinaux, d’ambassadeurs, mais aussi de leurs contemporains moins illustres. Le nom de l’auteur est Camillo Capilupi. Il est né en 1531 dans le nord de la péninsule italienne, à Mantoue. Mais dès son jeune âge, il a quitté la ville des Gonzague pour la Rome papale, où il allait rester jusqu’à la fin du siècle. Il habitait avec son oncle dans un palais à Campo Marzio, aujourd’hui via dei Prefetti, dans le quartier dominé désormais par les institutions de la République italienne. Camillo parcourait la ville, pour aller au palais apostolique, et pour accomplir diverses missions pour les ducs de Mantoue.

Ses histoires constituent un témoignage unique sur la cour romaine du XVI^e siècle, par leur caractère intime. On accède dans les coulisses du pouvoir, pour entendre des plaisanteries d’ambassadeurs et de prélats, mais aussi des critiques, y compris contre les souverains pontifes. Ainsi, plusieurs épisodes témoignent d’un désaccord à la cour romaine avec la politique de persécution des prostituées, menée à Rome par le pape Pie V. Camillo Capilupi rapporte et commente une discussion qui a eu lieu dans l’antichambre du pape. La conclusion est qu’une ville aussi grande et cosmopolite que Rome ne peut se passer de prostituées, car sans elles les hommes seraient poussés vers des vices bien plus scandaleux, comme le viol, l’inceste et la sodomie. Ces textes donnent une idée de ce qu’on pouvait se raconter à la cour papale, du goût pour le curieux, l’exotique, le remarquable. Comme l’historiette sur le singe du célèbre médecin Fallope, qui en voyant une chatte en labour l’aurait aidée à accoucher telle une sage-femme. Il semble que le but de Capilupi était avant tout de raconter des histoires qu’il jugeait véritables. En témoignent entre autres des précisions factuelles apportées sur les marges, des passages barrés et réécrits. C’est le cas d’une histoire complètement rayée sur un homme jaloux qui se fait couper les testicules pour pouvoir accuser sa femme d’adultère avec certitude, en cas de naissance d’un enfant. En marge, Camillo indique pourquoi il finit par éliminer ce récit : il a appris qu’il n’était pas véridique. C’est là la valeur d’accéder à un livre en train de se faire, à un projet inachevé. À partir de ces indices, l’historien peut mettre en évidence la dynamique de la démarche de l’auteur, sa méthode et ses critères de véracité.

Camillo indique parfois ses sources d’information : sa propre expérience, le récit de l’ambassadeur de Venise sur les guerres contre l’Empire ottoman, ou bien celui d’un négociateur du roi de Suède, sur la Moscovie. À travers son écriture, on saisit comment la cour romaine est à la fois centrée sur elle-même, mais est

aussi un pôle de l'information internationale, un point unique d'observation du monde, avide de grands faits et de petites anecdotes. L'historien a intérêt à puiser dans des sources manuscrites exceptionnelles comme celle-là, pour ne pas toujours faire de l'histoire intellectuelle fixée sur les auteurs incontournables comme Machiavel, pour ne pas se limiter au ton grave emprunté aux auteurs des dépêches diplomatiques, pour tâcher enfin de retrouver les dimensions plus informelles de la circulation internationale de l'information, entre l'écrit et l'oral.

3 min 33 s